

REGINA RESNIK

1922-2013

Présente pendant plus de quarante ans sur les plus grandes scènes d'opéra, la cantatrice américaine Regina Resnik passa avec brio du registre soprano à celui de mezzo-soprano. Surtout connue pour ses talents d'interprétation dramatique, elle se produisit à plus de trois cents reprises au Metropolitan Opera (Met) de New York de 1944 à 1983.

Regina Resnik naît le 30 août 1922. Elle appartient à une famille de juifs ukrainiens installée dans le quartier new-yorkais du Bronx. Elle étudie au Hunter College de New York, où elle obtient un diplôme d'éducation musicale en 1942. La même année, elle fait ses débuts à New York, dans le rôle de Lady Macbeth (*Macbeth*, Giuseppe Verdi), sous la direction de Fritz Busch. Deux ans plus tard, elle apparaît pour la première fois sur la scène du Met, remplaçant au pied levé Zinka Milanov dans le rôle de Leonora (*Le Trouvère*, Verdi). En quelques semaines, elle y enchaîne de nombreux rôles exigeants, notamment Santuzza (*Cavalleria rusticana*, Pietro Mascagni), Aïda (*Aïda*, Verdi) et Leonore (*Fidelio*, Beethoven). Elle ajoute progressivement à son répertoire Ellen Orford (*Peter Grimes*, Benjamin Britten), Alice Ford (*Falstaff*, Verdi), Donna Anna et Donna Elvira (*Don Giovanni*, Wolfgang Amadeus Mozart), Sieglinde (*La Walkyrie*, Richard Wagner) et bien d'autres rôles.

Vers le milieu des années 1950, sa voix commence à s'assombrir. Regina Resnik décide alors de passer au répertoire pour mezzo-soprano. Après un an de travail, elle revient sur scène en 1955 dans des rôles tels que Clytemnestre (*Elektra*, Richard Strauss), Mistress Quickly (*Falstaff*), la Comtesse (*La Dame de pique*, Piotr Ilitch Tchaïkovski), Eboli (*Don Carlos*, Verdi), Carmen (*Carmen*, Georges Bizet), Azucena (*Le Trouvère*) et Herodias (*Salomé*, Richard Strauss). Elle interprète par ailleurs la Baronne dans *Vanessa* de Samuel Barber lors de sa création mondiale au Met en 1958 et chante le rôle de Claire à l'occasion de la première américaine, à San Francisco, de *La Visite de la vieille dame* de Gottfried von Einem en 1972.

Regina Resnik se produit également sur les plus grandes scènes d'Europe, où elle connaît un immense succès. Elle chante ainsi Sieglinde sous la baguette de Clemens Krauss pour ses débuts à Bayreuth en 1953 (avant son passage au registre de mezzo-soprano) et revient en 1961 dans une *Walkyrie* (Fricka) dirigée par Rudolf Kempe. Apparue pour la première fois à Covent Garden en 1957, elle y interprète d'abord Carmen, mais aussi Marina (*Boris Godounov*, Modest Moussorgski), Mistress Quickly et Clytemnestre. Elle reprend la partition de *Carmen* pour ses débuts à Vienne, en 1957, sous la direction d'Herbert von Karajan, puis y interprète Brangäne (*Tristan und Isolde*, Wagner) sous la direction de Georg Solti en 1960. Elle débute cette année-là à Salzbourg, dans le rôle de la princesse Eboli.

La discographie de Regina Resnik reflète parfaitement les rôles emblématiques de sa carrière. Ses interprétations de Sieglinde (1953, Bayreuth, dir. C. Krauss), Carmen (1962, dir. Thomas Schippers), Mistress Quickly (1966, dir. Leonard Bernstein),

Clytemnestre (1967, dir. G. Solti) et la Comtesse (1977, dir. Mstislav Rostropovich) font encore référence.

À la fin de sa carrière, Regina Resnik s'oriente vers le théâtre musical : elle se produit notamment dans *Cabaret* de John Kander et Fred Ebb de 1987 à 1988 et incarne en 1990 Mme Armfeldt dans *A Little Night Music* de Stephen Sondheim. La cantatrice s'essaie aussi à la mise en scène, notamment en 1971 pour les productions d'*Elektra* à Venise et de *Carmen* à Hambourg. Elle meurt le 8 août 2013, à New York.

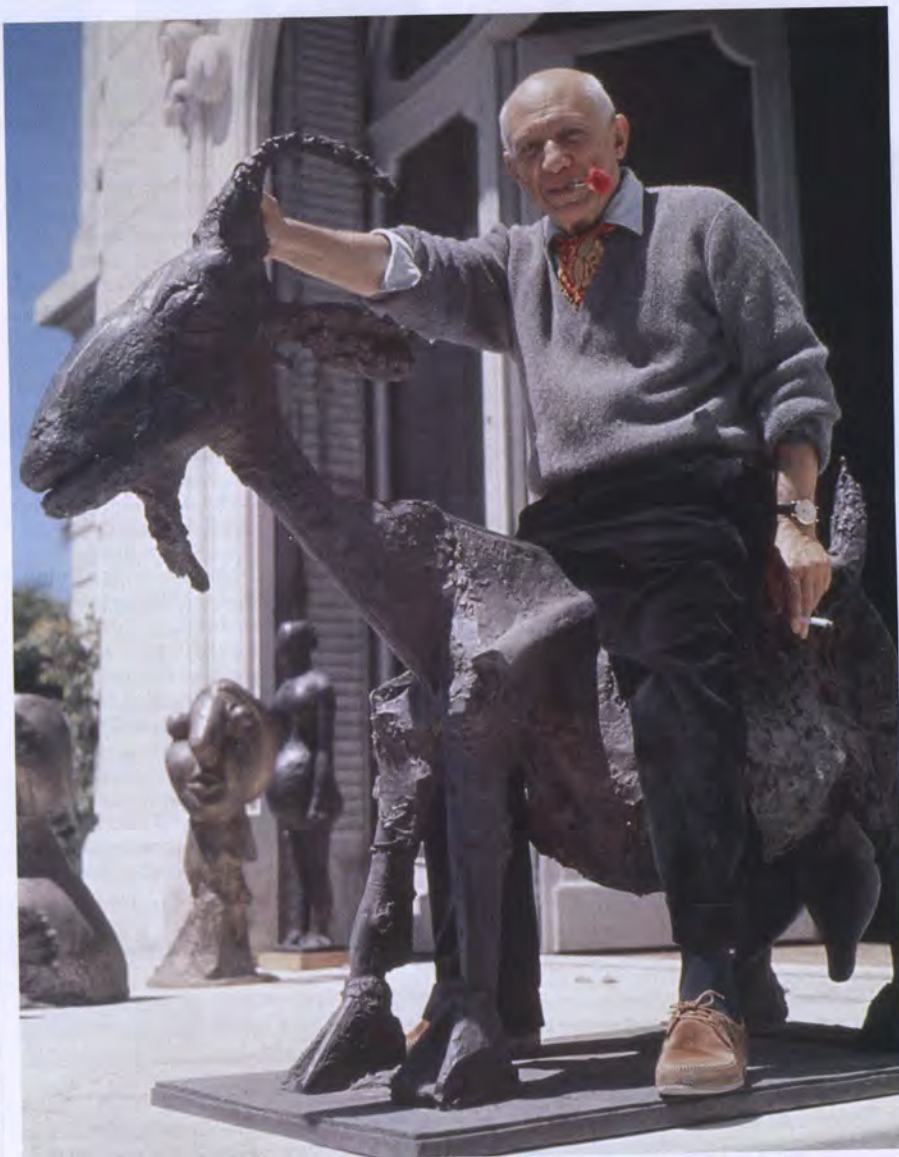
E.U.

WILLY RIZZO

1928-2013

Eros Willy Rizzo naît à Naples le 22 octobre 1928 au sein d'une famille de la haute magistrature italienne. L'enfant unique grandit à Paris avec sa mère qui ambitionne

pour son fils une carrière de juriste. Avec l'appareil Agfa Box reçu pour ses douze ans, Willy Rizzo commence par réaliser des portraits payants de ses condisciples du lycée italien de la rue Sédillot et décide bientôt d'abandonner ses études pour devenir photographe professionnel. Après un court stage dans un laboratoire photographique, il propose ses services d'assistant à l'un des photographes du studio Harcourt. Habile dans son travail, le jeune homme se fait bientôt embaucher par le studio des frères Nicolini, place Blanche, qui fournit des images à la revue *Ciné-Mondial* spécialisée dans le milieu des vedettes de cinéma. L'achat d'un appareil Rolleiflex lui assure dès 1944 une autonomie précoce. Âgé d'à peine seize ans, Willy Rizzo parvient à se faire ouvrir les portes des studios de cinéma de Boulogne-Billancourt. France Roche, jeune rédactrice en chef de *Ciné-Mondial*, lui commande ses premiers reportages et portraits mondains, jusqu'à ce qu'il accepte la proposition de travailler pour *Images du monde*. Devenu reporter d'actualité, Rizzo intègre la même année l'équipe du



Willy Rizzo, *Pablo Picasso et la Chèvre*, 1953. Tirage argentique couleurs. Willy Rizzo photographie l'artiste posant sur une de ses sculptures chez lui à Vallauris. (Willy Rizzo, Pablo Picasso, Cannes, 1953)

tout nouveau *Point de vue* et s'envole pour la Tunisie afin de photographier les vestiges des combats de la Seconde Guerre mondiale sur la ligne Mareth. Cette période dominée par l'actualité historique se clôt avec le reportage réalisé en 1945 à l'occasion du procès de Nuremberg.

Dès 1946, Max Corre, qui vient de créer *France-Dimanche*, envoie Willy Rizzo à Cannes pour la première édition du festival international de cinéma. Ses dix-huit ans et sa facilité de contact valent au jeune photographe de guerre de gagner l'amitié durable des artistes dont il vient de faire le portrait. Willy Rizzo accepte alors l'offre de l'agence de presse américaine *Black Star* de photographe aux États-Unis tout ce qui pourrait étonner un public européen, de la restauration et du cinéma en drive-in aux cowboys et aux actrices d'Hollywood qui font rêver le monde entier rendu à la paix. Les acteurs Gregory Peck et Anne Baxter, le cinéaste Billy Wilder et le décorateur Alexandre Trauner inaugurent un ample panthéon de célébrités de l'écran. Par la suite, il photographiera notamment des personnalités de la mode (Yves Saint Laurent, Christian Dior ou Coco Chanel), de la danse (Maurice Béjart), de l'opéra (Maria Callas), ainsi que des écrivains et des artistes (François Sagan, Eugène Ionesco, Pablo Picasso ou Salvador Dalí). À Paris, Jean Prouvost qui vient de recevoir l'autorisation de créer *Paris-Match* invite Rizzo, réputé familier avec la photographie en couleur, à faire partie de son équipe. Présent dès le premier numéro de 1949, dont il signe la couverture avec un portrait de Winston Churchill, Willy Rizzo poursuit son activité de photojournaliste jusqu'en 1954. Il réalise notamment en 1952 un vaste reportage sur la guerre d'Indochine.

Son territoire de prédilection se resserre sur la photographie de mode et sur ce qu'on n'appelle pas encore les « people », où il fait preuve d'un style à la fois classique et inventif. Willy Rizzo intègre en 1954 l'équipe du magazine *Marie-Claire* dont il deviendra le directeur artistique jusqu'à ce qu'Alexander Liberman, le directeur new-yorkais de *Vogue*, lui propose en 1959 de collaborer pour l'édition française du prestigieuse magazine. L'année suivante, Willy Rizzo épouse en deuxième nocé l'actrice Elsa Martinelli.

Les changements qui marquent le monde de la haute couture au cours des années 1960 conduisent Willy Rizzo à réduire son activité de photographe tout en maintenant une activité de portraitiste pour *Paris-Match*. Ainsi, il assure de 1973 à 1976 la direction artistique de *Playboy Italia* en réservant jusqu'en 1981 son regard sur la mode aux pages glacées de *Vogue Italia*. Ce retrait partiel est contemporain de l'intérêt de Rizzo pour le design qui l'occupe dès la fin des années 1960 ; en créateur et en industriel, il disposera de quelque cinquante points de vente dans le monde. Proche de l'architecte Le Corbusier, dont il photographie plusieurs réalisations, Rizzo développe une conception épurée du mobilier, privilégiant les formes géométriques pures et les matériaux nobles, comme le verre et le bronze, en opposition avec la tendance scandinave, alors en vogue, de l'emploi du bois. Il se voit aussi confier l'architecture intérieure de demeures comme le palais Torlonia à Rome en 1984. Secondé par Dominique Miara, qu'il a épousée en 1979, Rizzo ouvre successivement deux

galeries à Paris, sur la rive droite, avant d'inaugurer en 2010 son studio de la rue de Verneuil, où se conçoivent meubles et objets, régulièrement exposés au milieu de photographies. Le travail de Willy Rizzo, photographe et designer, donne lieu depuis 1990 à un flux continu d'expositions dans le monde entier, au Mois de la photo à Paris, à la foire de Paris Photo, à la galerie Agathe Gaillard dans les années 1990 et 2000, à la Bukamura Gallery de Tôkyô, à la Zurab Tsereteli Gallery of Arts de Moscou, aux galeries Mallett de New York et de Londres et au Grimaldi Forum de Monaco, au MUBE de São Paulo au Brésil. Willy Rizzo meurt le 25 février 2013 à Paris, au retour de sa dernière exposition à la galerie Patrick Gutknecht de Genève, *Les Plus Belles Femmes du monde*.

HERVÉ LE GOFF

JEAN-MARC ROBERTS

1954-2013

Écrivain et éditeur français. Né d'une mère italienne et d'un père américain, Jean-Marc Roberts publie à l'âge de dix-huit ans son premier roman, *Samedi, dimanche et fêtes* (prix Fénéon 1972). Le livre est paru aux éditions du Seuil, où Jean Cayrol s'avère alors un exceptionnel découvreur de talents. Pendant de longues années, le Seuil va être la maison d'édition de Jean-Marc Roberts. Il y publie notamment *Le Sommeil agité* (1977), *Affaires étrangères* (prix Renaudot 1979), *Portrait craché* (1983) et *Mon Père américain* (1988). Dans cette même maison d'édition, il occupe un poste d'éditeur avant de faire, en 1993, un bref passage au Mercure de France. En 1994, il intègre les éditions Fayard et crée une ambitieuse collection, « La Bleue », qui va publier des romanciers tels que Vassilis Alexakis, Philippe Claudel, Christine Angot, Nina Bouraoui, Eric Reinhardt, Jean-Louis Fournier. En 1998, cette collection passe aux éditions Stock quand il en devient le directeur éditorial.

Dans ses meilleurs moments, l'œuvre romanesque de Jean-Marc Roberts déploie, avec un mélange de distance et d'ironie, un récit à forte teneur autobiographique. C'est notamment le cas de *Mon Père américain* et d'*Une petite femme* (2000), où il évoque ses rapports respectivement avec son père et sa mère ; de *Toilette de chat* (2003), dans lequel il brosse un tableau acide du monde de l'édition parisienne ; de *Deux vies valent mieux qu'une* (2013), enfin, où les souvenirs lumineux de l'Italie et des années 1960 sont confrontés à la douleur et à la maladie qui allait l'emporter.

E.U.

JEAN RUSTIN

1928-2013

Le peintre Jean Rustin est né en 1928 à Montigny-lès-Metz (Moselle). De 1948 à 1952, il se forme à l'École des beaux-arts de Paris. Dans ses premières œuvres, il réalise une peinture abstraite, riche en matière et au chromatisme vif, influencée par les peintres

du groupe Cobra et de l'art informel, tels que Jean Fautrier et Jean Dubuffet. Des éléments figuratifs apparaissent à la fin des années 1960.

La rétrospective organisée en 1971 par le critique d'art Pierre Gaudibert au département contemporain, l'A.R.C., du musée d'Art moderne de la Ville de Paris, marque un tournant dans sa carrière. Rompant avec l'abstraction, Jean Rustin se tourne vers une peinture plus figurative, riche d'allusions culturelles ou autobiographique. Peu à peu, cependant, une nouvelle manière va s'imposer. Les corps nus acquièrent des visages. Les chairs sont peintes à larges coups de brosse favorisant les distorsions. Les visages hébétés aux crânes dégarnis sont saisis dans des espaces clos, hors du temps, à l'atmosphère pesante. Dans une palette de couleurs froides où dominant le bleu et le gris, le décor s'appauvrit jusqu'à se réduire à des pièces vides à la lumière crue.

Comme l'explique Marc Le Bot dans *Images du corps* (1986), « le "voir" de Jean Rustin naît d'un tumulte obscur et despotique, agitant des corps nus qui n'ont pas su parler. Il fait du corps, imaginativement, un vivant-mort ou mort-vivant, il parle d'une apathie sans remède. La jouissance y coïnciderait avec le sentiment de la mort ». De fait, la figure humaine devient le seul sujet d'un univers de l'enfermement sombre et torturé. Rustin dépeint des scènes brutales mêlant des corps féminins et masculins dénudés, provoquant un malaise certain. Des êtres aux visages androgynes et inexpressifs sont représentés dans des positions incongrues, obscènes, ou comme perdus dans l'attente.

Son œuvre fait l'objet de plusieurs expositions, notamment une rétrospective à la Halle Saint-Pierre à Paris (2001), au Frissiras Museum d'Athènes (Grèce, 2004) et au Castello Visconteo de Legnano (Italie, 2007).

Jean Rustin meurt à Paris en 2013.

En 1992, la Fondation Jean-Rustin est créée à Anvers, en Belgique, puis déplacée à Paris en 2007. Deux collectionneurs, Maurice Verbaet et Corinne van Hövell, accroissent la visibilité de l'œuvre de Jean Rustin en proposant au sein de cette fondation un espace d'exposition permanent et un centre de documentation.

E.U.

OTTO SANDER

1941-2013

L'acteur allemand Otto Sander n'a pas reçu les lauriers internationaux qu'aurait pu lui valoir le prestige acquis dans son propre pays. En France, notamment, sa notoriété repose essentiellement sur son personnage de Cassiel, un des deux anges du film de Wenders *Les Ailes du désir* (*Der Himmel über Berlin*, 1987), où il regarde agir son alter ego Daniel (Bruno Ganz), avant de devenir le principal protagoniste de *Si loin, si proche !* (*In weiter Ferne, so nah !*, 1993), s'humanisant à son tour face aux réalités concrètes et complexes du Berlin réuni.

En Allemagne, la carrière d'Otto Sander s'enracine dans les innovations des arts du spectacle qui marquent les années 1970. Né en 1941 à Hanovre, il va devenir un des